

GEORGES HYVERNAUD,

**DEUX OU TROIS CHOSES
QUI COMPTENT VRAIMENT**

un film de Céline Pouillon
et Christian Argentino

une coproduction
Novanima, Girelle, Bip TV

Textes interprétés par Julie Pouillon et Stanislas Nordey



RÉSUMÉ COURT

Ce film explore l'univers de l'écrivain Georges Hyvernaud, prisonnier de Guerre de 1940 à 1945. Il nous parle de sa captivité et donne à entendre une œuvre littéraire qui résonne de manière particulièrement poignante avec notre modernité.

RÉSUMÉ LONG

1940, Poméranie, Oflag II-D. Georges Hyvernaud est un prisonnier de guerre comme près de deux millions d'autres français. Cet instituteur jeune marié, jeune père, n'imaginait pas ce à quoi il allait être confronté : la captivité. Le prisonnier se libère en devenant écrivain. Ce film explore son univers et s'appuie sur ses deux œuvres majeures, La Peau et les Os et Lettre à une petite fille, ancrées dans une réalité et une époque particulières, qui vont peu à peu acquérir dans le film une résonance bien actuelle.



FICHE TECHNIQUE

Documentaire de création

Durée : 68 min

Titre anglais : Georges Hyvernaud

Support Tournage : HD 16 : 9 Couleur

Support de diffusion : HD 16 : 9 Couleur

Son : Stéréo

Année copyright : 2018

N° de VISA : en cours

Langue de la VO : Français

Sous-titrage : Anglais

Bande annonce :

<https://vimeo.com/255467430>

Mention légale images libres de droits :

Novanima Productions, Girelle, Bip Tv

Supports de diffusion : DCP, Blu ray, DVD, Quicktime

Editeur DVD non commercial : Novanima productions

N° distributeur : 27 45

Thématiques du film : Arts et culture

Descripteurs du contenu du film :

Littérature, portrait écrivain, Imec, Edition Le Dilletante, Seconde guerre mondiale, vie sentimentale, artistique, littéraire, Sartre, Guérin, Calet, captivité, Offlags, Pologne, Angoulême, Caen, Paris

N° ISAN : 0000-0003-E349-0000-T-0000-0000-O

Partenaires :

Novanima productions, Girelle production et Bip Tv

CNC Cosip,

Région Normandie, Maison de l'image Basse-Normandie, Imec,

Ciclic, Région Centre-Val de Loire,

Région Nouvelle Aquitaine, Ecla,

Conseil Départemental de la Vienne, de la Charente Maritime,

Ville de Saint Yrieix sur Charente

Production déléguée / distribution

Novanima productions

contact@novanima.com

Site internet : www.novanima.fr

Coproducteur

Girelle

contact@girelle.com

Site internet : www.girelle.com

INTENTIONS

Céline Pouillon - Réalisatrice

Le 28 novembre 2013, j'ai mis en espace au théâtre une lecture, *Je redeviens cet homme nu*, donnant à entendre un montage de deux textes de Georges Hyvernaud, *La Peau et les Os* et la *Lettre à une petite fille*. Marie-Claude Profit, fille unique d'Andrée et de Georges Hyvernaud, s'était déplacée, accompagnée de son époux et de sa fille. Aujourd'hui âgée de 78 ans, Marie-Claude avait huit ans lorsque son père a commencé à ébaucher sa *Lettre à une petite fille*.

A l'issue de la lecture, Marie-Claude Profit m'a donné carte blanche pour faire un film sur son père. Je ne sais qui d'elle ou de moi était la plus émue. Je lui ai dit la vérité : que j'avais traversé récemment une période particulièrement difficile dans ma vie personnelle et qu'alors ne sont restés près de moi que quelques textes essentiels, que j'ai lus et relus, parmi lesquels la *Lettre à une petite fille*. Marie-Claude Profit m'a confié que c'était le seul vrai compliment que Georges Hyvernaud aurait aimé entendre. Il avait donc gagné, puisque c'est lui-même qui le dit, justement dans cette lettre : « [...] *les livres ne pèsent pas lourd dans ces noires détresses. La plupart des livres. De tant de pages qu'on a lues, de tant de mots, combien en est-il qui puissent aider à vivre quand la vie devient mauvaise à l'homme ? Mais aussi, pas de moyen plus sûr pour évaluer la qualité d'une œuvre. C'est autre chose que les décisions d'un critique qui écrit dans les journaux.* »

Aujourd'hui, plusieurs raisons m'ont poussé à réaliser un film sur Georges Hyvernaud : le désir de faire connaître une œuvre majeure injustement méconnue et dans laquelle j'entends des résonances particulièrement fortes avec notre monde d'aujourd'hui; un hommage à mon grand-père paternel, prisonnier de 1940 à 1945 dans le même camp qu'Hyvernaud (Oflag II-D) et à travers lui un hommage aux autres prisonniers de guerre ; enfin, c'est un projet qui ne me serait pas venu sans l'influence de mon père. Tout au long de mon enfance, il s'absentait chaque samedi pour aller travailler « chez les Hyvernaud ». À l'époque, j'imaginai une secte ou une société secrète ; c'est bien plus tardivement que j'ai découvert à la fois l'écrivain, la Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud, et pris conscience du travail considérable effectué par l'association. *La Lettre à une petite fille* livre les « deux ou trois choses qui comptent vraiment » pour Hyvernaud : « *Je t'écris pour que plus tard tu saches que j'ai vécu ce dénuement et cette humiliation – plus tard, quand je l'aurai moi-même oublié. Car on oublie.* » Tout au long de sa

captivité, Georges Hyvernaud a écrit des lettres à sa femme, des notes dans des carnets, une longue lettre à sa fille. A son retour, Georges Hyvernaud, ne veut pas oublier. La captivité opérera sur Hyvernaud comme un révélateur. Elle va permettre à l'homme de se trouver lui-même. Notre film donne à entendre de la langue de Georges Hyvernaud pour donner corps et lumière à ses souvenirs de prisonnier, à son écriture, à la radicalité comme à la beauté et à l'angoissante énergie de ses textes.

Christian Argentino - Coréalisateur

Céline m'a fait découvrir Hyvernaud en 2013. Dans la salle de montage de notre dernier documentaire, elle relisait *La Peau et les Os*. Le titre m'intriguait. J'ai embarqué le livre. Bouleversé, j'y ai retrouvé tout ce dont mon père m'a parlé pendant de longues années. La description de l'internement des prisonniers de guerre. Mon père a en effet passé trois années, prisonnier de guerre en Pologne. Fait prisonnier dès juin 40, ce sera la longue marche à travers la Belgique puis les trains à bestiaux pour la Pologne. Trivialité de la vie commune, obsession de la faim et du froid. Lorsque le pain était divisé dans la chambrée, le tirage au sort des parts et malheur à celui qui tirait la plus petite. Le froid : lorsque tu baissais ton pantalon pour déféquer, tu pouvais rester les doigts gelés et ne plus arriver à le remonter. Hyvernaud a su raconter tout cela, en grand écrivain, avec style et quel style ! Mon père est décédé il y a deux ans. Faire un film sur Hyvernaud s'est imposé comme une évidence, pour évoquer l'histoire trop peu connue de ces soldats qui, de 1940 à 1945, ont été prisonniers dans les stalags ou les oflags, et de leur quotidien particulièrement difficile dans ces camps de détention. Mais aussi pour transmettre cette énergie toujours actuelle, que les amateurs de l'œuvre de Georges Hyvernaud ont reconnue.

Dans cette coréalisation, je participe à mon tour à la circulation d'une œuvre qui n'en a pas fini d'être vivante.

En 2015, j'ai pris le train de Berlin pour Grossborn, aujourd'hui Borne Sulinovo, pour effectuer le trajet de Georges Hyvernaud. Avec une petite caméra, j'ai filmé la campagne polonaise. Il y avait de la neige, c'était un train assez lent, trois heures et demi de trajet. Et là, c'était vraiment une ellipse temporelle, la neige effaçant toute trace de modernité, toutes couleurs... C'était un retour dans le temps. C'était très cinématographique. Et puis je suis arrivé au camp. En pleine forêt, on suit un chemin de terre et on se retrouve à l'emplacement du camp qui était fait de baraques. Il ne

reste plus que le cimetière des français, c'est un petit enclos où on ne trouve que des croix de bois, des croix de fortune, seulement faites de bouts de bois, de branches. Là aussi, aucun nom, le cimetière apparaît comme il devait être à l'époque. Émotionnellement, c'est très fort, on retrouve les mêmes arbres que sur les photographies, les archives d'époque que le général Simon de l'ECPAD m'avait montrées. Les arbres, le lac, tout est là. Et le froid, le froid glacial dont mon père m'avait toujours parlé. J'ai retrouvé ces couleurs désaturées qui résonnent avec les textes d'Hyvernaud. Et puis on arrive à une immense construction en ruine, qui était le logement des officiers allemands. C'est une immense bâtisse. Et là aussi c'est très intéressant cinématographiquement parce que il y a d'énormes trouées de lumière qui s'engouffrent dans le bâtiment. C'est très beau, très visuel, avec ce portail qui rappelle le Reichstag... Le film est aussi fait de ses sensations cinématographiques pour donner à sentir l'atmosphère particulière de ce lieu.

BIO- FILMOGRAPHIE



Céline Pouillon

Après un DEA de littérature comparée à la Sorbonne et des études de musique, Céline Pouillon a été assistante de production chez Erato Films et Tournelles Production, puis s'est orientée vers l'écriture de scénario pour la télévision et le cinéma.

Elle a notamment adapté les *Mémoires de Casanova* avec Philippe Madral pour France 2, écrit avec Nouri Bouzid, Jean-Pierre Limosin, Merzak Allouache, et a signé trois scénarios de long-métrage avec le réalisateur Joao Canijo (*Ganhar a vida*, Festival de Cannes 2001 ; *Piedade*, 2004 ; *Mal-nascida*, Mostra de Venise 2007).

Elle a publié un conte pour les enfants (*Petite Fugue*, Editions du Baron perché) et la novélisation d'une série télévisée pour France 3 (*Tropiques amers*, Editions Michel Lafon).

Au théâtre, elle a mis en scène *La Ballade de la Geôle de Reading* (Oscar Wilde) avec Stanislas Nordey et Julie Pouillon, créée à la Comédie de Reims, reprise à la Maison de la Poésie (Paris) en février 2008 puis en janvier et février 2010.

Elle a réalisé un long-métrage, *Une fois comme jamais* (Mosaïque Films et Bip TV/2012) et un documentaire en co-réalisation avec Christian Argentino *J'ai pas fait l'Ena, j'ai fait la campagne* (Alter ego productions, Région Centre (Ciclic), Bip TV et TV Tours/2013).

Elle conduira l'année prochaine un atelier d'écriture avec des lycéens pour la création d'une histoire de la musique en ligne, mêlant textes et images, dans le cadre d'une collaboration avec **Les Clés de l'écoute**.



Christian Argentino

Après des études de cinéma (montage à l'Ecole des Gobelins, diplôme d'Opérateur de Prises de Vues INA, Diplôme d'Université d'Etudes et d'Animation Cinématographiques, Université d'Aix en Provence), Christian Argentino a été assistant sur plusieurs films documentaires (Philippe Grandrieux, William Karel) et sur des films de fiction (Maurice Pialat, ***A nos Amours*** ; Jacques Rozier, ***Maine Océan ; Fifi Martingale, Le Perroquet Vert*** ; Manuel de Oliveira, ***Mon Cas*** ; Alain Tanner, ***Une Flamme dans mon Cœur*** ; René Allio, ***Le Médecin des Lumières*** ; Raoul Ruiz, ***L'Île au Trésor*** ; Philippe Faucon, ***L'Amour, Muriel fait le désespoir de ses parents, Mes Dix sept ans, Les Etrangers, Dans la Vie, Grégoire peut mieux faire, D'Amour et de Révoltes***.

Il a également été cadreur sur différentes réalisations : ***Une fois comme jamais*** (Céline Pouillon 2011) ; ***J'étais un sale Phallocrate*** (Pierre Hodgson, 52' Arte 2010) ; ***La Rafle du Vel d'Hiv*** (William Karel et Blanche Finger, 52' France 2) ; ***Athis*** (Jacques Rozier, 52' France 3).

Depuis plusieurs années, il se consacre à la réalisation de projets personnels : ***J'ai pas fait l'Ena, j'ai fait la campagne*** (co-réalisation avec Céline Pouillon, 52' Télé Tours/CNC 2013) ; ***Pologne, histoire de marionnettes*** (co-réalisation avec Marie-Laure Désidéri, 52' Télé Paese/CNC 2013) ; ***Mimo Cuticchio et le théâtre de Pupi sicilien*** (co-réalisation M-L Désidéri, 52' Télé Paese/CNC 2012/Diffusion France 3 Corse) ; ***Sur les tréteaux du Sud*** (52' France 3 Corse/CNC 2011) ; ***La mine d'Arsenic de Matra*** (52' France 3 Corse/CNC 2009) ; ***Un Tournage à Boussaada*** (52' Editions Montparnasse 2005) ; ***Etre Présent*** (co-réalisation avec Lorenza Ceretti, portrait de Thomas Vinterberg, réalisateur de *Festen*, 52' TV5 Monde/CNC 2005) ; ***Rencontre avec Jacques Rozier*** (52' Centre Georges Pompidou, Cytizen TV/CNC 2003) ; ***Rencontre avec Youssef Chahine*** (35' Studio 37, Pyramide/CNC 1997) ; ***Introduction à la méthode de Jacques Rozier*** (17' 1995) ; ***Salle de Boxe*** (60' La Sept Arte 1992).

Présentation de Georges Hyvernaud (1902-1983)

Georges Hyvernaud est né à St Yrieix sur Charente, le 20 février 1902, dans une famille d'origine paysanne et ouvrière. Enfance et adolescence en Charente.

« Ses parents cohabitent d'abord avec les grands-parents maternels aux Planes, puis avec une grand-tante grabataire, soignée par sa mère, à Saint-Roch, faubourg d'Angoulême. Quand ils vivent enfin seuls à Ruelle-sur-Touvre, où son père travaille à la fonderie d'Etat, c'est la guerre. Georges a 12 ans.

1918-1921 : Ecole normale d'instituteurs d'Angoulême – qui sert alors en partie d'hôpital militaire.

1921-1922 : Ecole normale de Lyon. Année préparatoire au concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. Deux grandes amitiés : Georges Béros et Louis Réty. Et deux grands professeurs : Grivet (Lettres) et Zimmermann (Histoire). Il entre major de sa promotion à Saint-Cloud.

1922-1924 : Saint-Cloud – Il découvre Paris, la peinture contemporaine et le théâtre. Il suit avec passion les cours d'Histoire de l'Art de Focillon à la Sorbonne et au Louvre. A Saint-Cloud, même admiration pour Pêcher (Lettres), Mélinand (Philosophie) et Travers (Anglais). Il sort major de sa promotion, comme à l'entrée.

1925-1934 : Arras, Ecole normale d'instituteurs (après son service militaire à Saint-Maixent). Il s'attache aux élèves, à la ville, à la région encore dévastée qu'il parcourt fréquemment à pied. Voyages avec l'Ecole en Belgique, Hollande, Angleterre et dans la vallée du Rhin.

En plus de son intense activité professionnelle, il monte chaque année une pièce de théâtre avec ses élèves et fait de nombreuses conférences à Arras et dans la région des mines. A partir de 1926, il envoie des textes littéraires dans diverses revues.

1932 : Mort de sa mère. Son père commence à avoir des difficultés à marcher.

1934-1939 : Rouen, Ecole normale d'instituteurs. Il y poursuit toutes ses activités précédentes.

En 1936, il épouse Andrée Derome, professeur d'anglais, qu'il avait connue encore étudiante à Arras.

En 1937, naissance de sa fille et mort de son père, paralysé depuis plusieurs années.

Devant la montée du nazisme, il s'inscrit à l'Association des Intellectuels antifascistes. Il collabore à la Maison de la culture, d'orientation communisante, et écrit dans divers journaux, hebdomadaires et revues de gauche. Estimant (1932), à certains signes, sa liberté de jugement et d'action menacée, il rompt sa collaboration. Rupture discrète mais définitive.

A partir des années 37, Albert Gokelaere, un ancien élève, lui envoie des poèmes qu'il juge remarquables. Il en fait publier un certain nombre dans *La Nouvelle Saison*, revue nouvelle dirigée par Jean de Beer, à laquelle il collabore mais qui disparaîtra en juillet 1939.

1939-1945 : Lieutenant au 421^e régiment de pionniers, stationné dans le nord. Fait prisonnier à Lambersart, faubourg de Lille, le 29 mai 1940. Traversée de la Belgique, de la Hollande, et d'une partie de l'Allemagne à pied, avec un ou deux millions d'autres prisonniers. Deux camps successifs en Poméranie, d'abord Grossborn (actuellement territoire polonais), puis Arnswalde. Enfin exode de ce camp devant l'avance russe fin janvier 1945. Libération au camp de Soest (Wesphalie) le 6 avril 1945.

1945-46 : Professeur au Collège Turgot, Paris (où il avait été nommé par ordre à la suppression des Ecoles normales d'instituteurs par Vichy).

La *Lettre à une petite fille*, ébauchée sur les routes du Mecklembourg paraît dans le numéro d'août-septembre 1945 de la revue Espace.

1946 : Professeur à l'École normale d'instituteurs d'Auteuil – réinstaurée.

Les Temps Modernes publie le deuxième chapitre de *La Peau et les Os*. Il suscite l'indignation des conformistes de tous bords et l'enthousiasme de Raymond Guérin. Roger Martin du Gard lui écrit pour lui exprimer « sa rogne » devant l'incompréhension des critiques. Sartre lui fait proposer par Simone de Beauvoir d'entrer aux *Temps modernes*, mais l'écrivain se dérobe : il « tient trop à son indépendance ».

1949 : *La Peau et les Os* paraît aux Editions du Scorpion, que lui avait recommandées Raymond Guérin (qui pensait y devenir directeur littéraire). Lettres d'écrivains (Calet, Cendrars entre autres).

1953 : *Le Wagon à Vaches* paraît aux Editions Denoël. Le manuscrit avait été présenté aux Editions du Scorpion dès 1950, mais l'éditeur avait gardé ce manuscrit sans le publier et sans vouloir le rendre en dépit de nombreuses démarches. Il fallut l'intervention d'un agent littéraire pour le libérer. L'ouvrage suivant était en chantier depuis 1950, mais l'écrivain exaspéré par l'attitude de son premier éditeur, déçu, surmené dans son métier, soucieux aussi des études de sa fille, abandonne le manuscrit de *Lettre anonyme* en 1955.

1958 : Une conférence faite aux journées d'études des Cours complémentaires attire l'attention des Editions Armand Colin, qui demandent à Georges Hyvernaud de collaborer à un manuel de textes choisis destiné aux élèves de l'enseignement secondaire, que doit diriger Jean Guéhenno. Il accepte surtout pour approcher et connaître Guéhenno. Il travaille à *Plaisir de lire* jusqu'en 1972.

1962 : Il est nommé Directeur d'études au Centre de formation des professeurs de CEG et de CES.

1964 : Retraite.

1976 : Une étude sur *Du côté de chez Swann* paraît chez Armand Colin, dans la collection « Folio Junior ». Très appréciée de Roland Barthes. Georges Hyvernaud s'était vivement intéressé au « Nouveau Roman » et à la « Nouvelle Critique ».

1983 : Sa santé se dégrade à partir de 1982. Après une grave opération et trois hospitalisations successives à l'Hôpital de La Pitié, il meurt chez lui, le 24 mars 1983.

Georges Hyvernaud

Lettre à une petite fille

A ma dernière permission - cinq ans bientôt - tu étais une toute petite créature qui courais gauchement sur le sable, émerveillée par des coquillages et des cailloux. C'est vrai que les coquillages et les cailloux sont des choses admirables. Mais nous autres nous ne savons plus les voir à force de les voir. Il faut l'étonnement d'un enfant pour nous forcer à les découvrir. Les enfants ne cessent pas d'instruire les hommes...

Puis, sur ce temps bref de clarté, cinq années se sont étendues, et cette absence, et cette angoisse. Il y a eu entre nous des épaisseurs inhumaines d'événements et de pays. Et à présent tu es cette petite fille inconnue habitée de souvenirs, d'amitiés, de contes, de chansons que je ne sais pas. Cette petite fille étrangère : ma fille... Et je suis un homme misérable. Une sorte de chemineau et pire que cela. Je t'écris dans une grange où il fait obscur et froid. Nous sommes là quelques centaines d'hommes enfermés, entassés, gardés, et qu'à tout moment on menace et insulte. De tout le jour nous n'avons à peu près rien mangé. Nous ne nous lavons plus depuis longtemps. Nous n'avons presque plus de linge ni de souliers. Je t'écris pour que plus tard tu saches que j'ai vécu ce dénuement et cette humiliation – plus tard, quand je l'aurais moi-même oublié. Car on oublie.

Non pas que je te demande de me plaindre. Pas cela surtout. Il est juste qu'une fois au moins dans sa vie chacun éprouve réellement la cruauté du monde. Qu'il touche le fond. C'est un droit qu'on a, le droit de savoir combien c'est dur à mener, combien c'est difficile et dangereux, l'aventure humaine. Ceux qu'il faut qu'on plaigne, c'est ceux qui sont protégés de tout, qui échappent à tout - les hommes aux mains gantées.

Quand je m'étends dans ma paille, le soir, crevant de faim et de fatigue, grelottant sous ma couverture crasseuse, et bien heureux encore d'avoir une couverture, je me dis que c'est ça la situation véritable de l'homme. Et connue comme il faut la connaître ; pas par le cerveau, pas par des philosophies ; mais par la chair exténuée. Alors, on voit clair. On voit que les maisons à dix étages, les téléphones et les frigidaires et l'agent au carrefour, tout cela n'est qu'apparence. Apparence le livre sous la lampe, et les amis autour de la table, apparence les stabilités et les sécurités.

Mais la faim, la servitude, la fièvre, la fuite, c'est du vrai, cela, du solide. Les constantes, les permanences de notre destin.

Depuis des semaines nous nous traînons à travers des plaines désespérées, dans la neige, sous la neige, dans le dégel et la boue, sans savoir vers quoi nous sommes menés, ni si ça finira jamais. Dans des villages hors du temps, des hommes et des femmes nous regardent passer avec une stupeur de bêtes. Des Polonais, des Ukrainiens, des Serbes, comment savoir ? Empaquetés dans des guenilles couleur de terre et de muraille. Tous esclaves. Ils font penser à ces paysans du Moyen Age dans les livres d'histoire. Et sur les routes, en files interminables, inépuisablement venus de Posen, de Bromberg, les lents chariots branlants des réfugiés, couverts de hideux tapis bariolés, conduits par des vieux à dos rond hérissés sous leur bonnet de fourrure pelée. Des gens à qui on a ordonné de partir vers l'ouest et ils sont partis et ils n'en connaissent pas davantage. Et cela aussi c'est du Moyen Age, du temps des grandes peurs et des exodes. On n'en est pas sorti du Moyen Age, malgré les villes et les livres et tout ce qu'on croit. On en est toujours à l'an mil.

J'ai réfléchi à ces choses en marchant sur les routes. Bien qu'on ne pense guère lorsque chaque pas fait éclater dans tout le corps une souffrance au-delà de laquelle il semble qu'il n'y ait plus qu'à mourir. Cela vous tient dans les genoux, dans les épaules, dans les cuisses, partout. Et ça vous brûle, ça vous mord. Et il y a les pieds pourris de gel. Il y a le ventre tordu de dysenterie. On tousse. On geint. On n'est plus qu'un tas de douleurs. Alors, rien que de faire un pas devient un effrayant problème. Soulever une fois encore son pied et le poser un peu plus loin. Réussir une fois de plus à arracher son pied de la neige et à le porter en avant. Rien que ça. Minime victoire d'un instant, mais qui exige tant de vouloir. Tant d'astuce : parce qu'il y a le moyen de ruser avec ce corps éreinté. En s'y prenant bien, en calculant juste, on parvient à économiser un peu de peine, à réduire quand même son mal...

Quand un homme en est là – à bout, comme on dit, à bout de force et à bout d'espoir – quand un homme en est là, il ne réfléchit pas beaucoup. Pourtant il faut croire que le moulin à idées ne s'arrête jamais. Même dans ces moments d'extrême détresse, il vous vient encore des idées. De pauvres idées, bien sûr. Des idées de pauvre. Si simples que ça ferait pitié. Pas de ces jolies idées qui vous font valoir. Pas de ces idées qui sont comme des jouets. Non : des idées rugueuses et lourdes. Jouer aux idées, cela m'est arrivé à moi aussi. Autrefois. Ce n'est pas tellement difficile : tout le secret est de faire comme si la réalité n'existait pas. Mais quand on y est en plein, dans la réalité, on ne se dit plus que deux ou trois choses banales. Deux ou trois

choses qui comptent vraiment. Evidentes, essentielles. Des choses sérieuses. Nées d'une expérience sans tricherie. Des choses d'homme. Le reste, bon pour les singes de salon ou d'académie.

On se demande ce qu'on fait là, et pourquoi on le fait, pourquoi on tient, comment on tient. Etonnement devant ces ressources qu'on n'avait pas conscience de posséder. Jamais je ne me serais cru capable de porter une pareille charge. Ce corps qui n'est plus jeune et qui par tant d'endroits se détraque, je ne lui connaissais pas cette résistance merveilleuse. Rien de tel que d'être essayé par l'événement. Je prends la mesure de cet adversaire, de cet ami : mon corps. Je découvre le mal que j'en puis craindre, mais aussi j'éprouve sa fidélité. Et si je parle du corps, c'est par une espèce de pudeur. Il y a bien autre chose que mon corps. Il y a moi. Il y a que je puis compter sur moi bien plus que je ne l'espérais.

Aux yeux des Allemands tout cela est bien clair. Les Allemands nous ont flanqués de sentinelles avec des fusils et des chiens. Quand l'un d'entre nous n'a plus la force d'avancer, les sentinelles lancent un chien contre lui. Ou bien le menacent d'un coup de fusil. Alors, il avance quand même. Ça le décide. C'est tout leur art de persuader, aux sentinelles. Et en un sens on ne doit pas mépriser ce pessimisme de gardeurs d'hommes. Il est vrai qu'il est efficace. Il faut compter aussi avec la peur. Mais le point de vue de geôlier n'explique pas tout. N'explique pas grand chose. Car il vient un moment où ce n'est plus sa peur d'un coup de fusil qu'un homme doit surmonter, mais son désir d'un coup de fusil. Un moment où ce serait si simple de se coucher dans la neige et d'attendre le coup de fusil. En finir, en finir avec le monde de la neige et des fusils...

On se demande pourquoi on tient. « Parce que je ne suis pas seul », me disait un de mes compagnons qui est croyant. Un autre, qui ne croit pas aux mêmes dieux (mais peut-être sont-ce les mêmes), se rappelait un passage d'un livre. Et pourtant les livres ne pèsent pas lourd dans ces noires détresses. La plupart des livres. De tant de pages qu'on a lues, de tant de mots, combien en est-il qui puissent aider à vivre quand la vie devient mauvaise à l'homme ? Mais aussi, pas de moyen plus sûr pour évaluer la qualité d'une œuvre. C'est autre chose que les décisions d'un critique qui écrit dans les journaux. Quand une phrase d'un livre vient vous chercher dans votre nuit et vous porter secours, alors il n'y a pas à s'y tromper : le signe de la grandeur est sur ce livre-là. Cette simplification qu'opère toute expérience grave, nous la reconnaissons ici. Séparation de l'authentique et de la parodie. On a tout oublié, presque tout, sauf quelques mots. C'est que tout le reste ne méritait pas mieux.

Habilités sans importance, vaines parures. Le malheur agit là-dessus comme un acide. Ne subsistent que de durs reliefs inattaquables.

Ainsi cette page de Saint-Exupéry que citait mon compagnon. Les sentinelles nous avaient laissé dix minutes de repos. Chacun lâchait son baluchon et se couchait à même le sol. Des hommes jetés sur le sol, pêle-mêle, comme des sacs vides. Ces têtes de bagnards, abruties, méfiantes, pas rasées. C'est alors qu'un garçon à côté de moi, en frottant avec précaution son genou enflé, m'a répété ce que dit Guillaumet à Saint-Exupéry, au sortir d'un péril sans nom : « Ce que j'ai fait là, je te jure que pas une bête ne l'aurait fait. » Un de ces mots décisifs qui éclairent tout. On se demande pourquoi on tient. Parce que je ne suis pas seul, dit l'un. Et l'autre, et ce pourrait être le même : parce que l'homme est un être qui ne lâche pas. On tient pour rien, comme ça, parce qu'on est homme.

Nous ne sommes pas toujours fiers de notre espèce. Les occasions ne manquent pas de mépriser les hommes. Surtout des hommes qui ont faim : la faim ne les embellit pas. J'en ai vu qui volaient à leurs camarades ce peu de pain et de soupe qu'on nous donne. A croire que la dignité et l'honnêteté sont des vertus à l'usage des seuls gens bien nourris, et qu'elles ne résistent pas à l'attaque d'une certaine misère. Acres maximes, qu'il y a je ne sais quelle satisfaction à formuler. On serait tenté de s'en tenir à cette misanthropie sommaire, de s'y complaire. Mais il faut éviter ce genre de jugements. Non pas qu'ils soient faux : ils ne sont ni vrais ni faux. Nous ne devons pas trop attendre des autres. Dans le monde de la guerre, on est seul. Enfermé dans son propre drame, attentif uniquement à soi. Celui-là sera durement déçu qui s'ouvre et s'offre à tous, et quête de la bienveillance autour de lui. Ne pas trop attendre des autres ; mais n'en pas attendre trop peu. Cet homme capable de voler un morceau de pain, il est capable aussi bien d'offrir son dernier morceau de pain. Les hommes sont ainsi, mêlés de bon et de mauvais. Comme le ciel d'où nous viennent soleils et pluies, sourires et colères. Et au total, il faut quand même croire en l'homme.

Croire en l'homme et croire en la vie : elle est comme l'homme et comme le ciel. Même à des heures où tout paraît se retirer de nous, il reste encore en elle de quoi réjouir le cœur. Il reste ces biens élémentaires dont nous ne soupçonnons pas le prix quand nous sommes comblés. Je voudrais t'enseigner les simples richesses, l'eau et le pain, et la paille des granges – la paille épaisse et secourable où l'on s'étend et s'étire, et qui fait sous votre poids son doux bruit de soie et de pluie. Le pain, l'eau... J'ai mendié de l'eau aux vieilles gens sur leur seuil, et les sentinelles nous écartaient

à coups de crosses. Cela semble plus précieux que tout au monde, de l'eau qu'on a désirée durant des heures et qu'on boit enfin, en hâte, dans une vieille boîte rouillée. Ceux qui n'ont jamais eu qu'à tourner un robinet pour en avoir autant qu'ils voulaient ignorent un secret important.

Quand un homme fait le bilan de ce que l'existence lui a appris, il arrive vite au bout de son compte. Et ce qu'il dénombre ainsi n'est jamais bien subtil ni bien profond. Mais au moins c'est à lui. Il l'a acheté et payé à son prix de sueur et de sang. Il ne l'a pas emprunté. Il ne le répète pas d'après les autres. Il peut en faire don à son enfant. Je te donne ces pages écrites au crayon, sur un carnet sale, au soir d'une rude journée. Ce ne sont pas, je sais, des choses de ton âge. Les tragédies de notre époque ont beau violenter toutes les âmes, elles sont sans pouvoir contre les rêves de l'enfance. Tu n'as pas tout à fait huit ans. Tu es une petite écolière avec un ruban dans ses cheveux. Des dialogues de bêtes et de fleurs se nouent encore dans ta conscience éblouie. Les animaux de tes fables te protègent de nos drames. Et c'est pourquoi j'ai voulu recueillir pour toi ces leçons d'une expérience amère. Parce que l'inflexible ignorance d'un enfant glace le mensonge sur les lèvres d'un homme. Parce que toute tentation d'arranger, de truquer ce que nous connaissons de la réalité, se trouve déconcertée par l'idée seulement du regard qui éclaire le visage d'une petite fille de huit ans.

Georges Hyvernaud

« Lettre à une petite fille » in *Carnets d'Oflag* (Paris, Le Dilettante, 1999), pp. 241-250.



Novanima est une société de production cinématographique et audiovisuelle ayant pour objet de produire des dessins animés et des films documentaires de création. Cette société est animée par Marc FAYE qui travaille dans ce secteur depuis vingt ans. Novanima met en avant les traitements originaux des films qu'elle propose en s'autorisant tous les genres. Novanima est membre de l'Académie des César, de la SCAM, membre fondateur de Nous sommes le documentaire, de la Peña (l'association des producteurs en Région Nouvelle Aquitaine), adhérent de l'Afca, d'Unifrance, de la Procirep Angoa, et de European Documentary Network (EDN) et accompagne ses films sur différentes chaînes de télévision, festivals et marchés du film en France et à l'International.

Le catalogue complet et les extraits des films sont disponibles sur www.novanima.fr

Contact distribution :
contact@novanima.com

